



l'harmonie



LUNDI 8 MAI 20H30



● revanche de la culture sur la révolution

Sur les cordes.

Talent précoce – concertiste dès l'âge de neuf ans – le choix de **Liu Fang** a été très tôt de quitter son pays pour mieux propager la musique chinoise à travers le monde : son auditoire est donc essentiellement constitué de non-Chinois, c'est-à-dire d'oreilles nouvellement ou non encore ouvertes par la musique qu'elle invite à entendre. De façon contradictoire, ce public de non-initiés ou d'initiés déjà séduits vers lequel elle s'est tournée est un public neuf et sensible ; *a priori*, il aurait été désavoué par les « connaisseurs » orthodoxes, mais il semble que le vent de révolution qui a soufflé sur la Chine et sa culture, malheureusement destructeur en bien des domaines de façon définitive, a indirectement dépoluier certains retranchements où elle était confinée. De même que les fouilles archéologiques ont forcé les Chinois à se pencher sur un passé politiquement renié, mettant au jour des témoignages si bouleversants au plan universel qu'il a été impossible de les cacher au monde, de les ré-enfourer dans le silence et de ne pas finalement s'en émerveiller. Cette revanche de la culture sur la révolution, comme un cri sorti des entrailles de la terre chinoise, dont on n'a pu oblitérer le génie, malgré tout le mal qu'on s'est donné pour le faire, a été récupérée comme représentative d'une nouvelle Chine, protectrice d'un passé épuré. Des démarches diverses se sont efforcées de retrouver ce qui avait constitué le patrimoine culturel et notamment la musique. C'est ainsi que de nouveaux instruments « révisés par la révolution » *gaige* ont été conçus – généralement dans le but de faire plus de bruit – et de nouveaux interprètes ont été formés pour les mettre en valeur. À défaut de maîtres de musique éradiqués et dénigrés au titre d'une pensée abolie, l'influence de la musique occidentale a servi de modèle uniforme et critère de valeur. De là sont nées de nouvelles musiques, et de nouveaux compositeurs ont créé une musique chinoise destinée à faire de la Chine un interlocuteur international.

● c'est la musique qui parle

Dans cette tourmente, un talent comme celui de Liu Fang devait soit participer de la « modernité » ambiante, soit prendre de la distance pour mieux fleurir. Malgré ce qui peut paraître un exil, c'est grâce à cet éloignement que ses dons et aussi le renouvellement de son répertoire ont pu trouver l'ampleur qu'ils ont atteinte aujourd'hui.

Dès l'abord, que l'on soit ou non connaisseur, à l'écoute de Liu Fang, toute réserve ou préjugé est oublié, car c'est la musique qui parle ; sans faire de concession à quelque phénomène de mode, sans s'adonner à la moindre démonstration extérieure, elle entraîne sans ambages l'auditoire au cœur même de ce royaume musical qui se révèle à chacun selon sa perception, sans autre forme de discours. Ce qu'elle joue, on l'entend toujours pour la première fois, car chacune des notes est réinventée, sur la portée de l'âme. Enfin, tout ressentiment devient compréhensible et limpide. Ce que suggère sa musique, avec ou sans commentaire, se déploie comme une peinture dont on découvre le paysage et où l'on peut se promener à loisir. Cette connaissance innée d'une musique qui aurait pu le rebuter, l'Occidental moyen la découvre avec émerveillement, comme une évidence de sa faculté d'émotion, éveillée dès qu'on lui parle avec le cœur. Tout le reste relève de la curiosité de connaître mieux tel ou tel instrument, de mieux comprendre le thème de tel ou tel morceau, l'épisode historique auquel il est fait référence, le paysage qui est évoqué, ou encore la technique de jeu. Autant d'éléments qui viendront étayer l'émotion spontanée créée par la musique.

● deux répertoires traditionnels principaux

Le luth piriforme *pipa*, à quatre cordes, se décline en divers types, présentant un nombre variable de frettes et de sillets, en fonction du genre musical concerné et aussi de l'époque et du lieu ; dans le genre issu du *beiguan* pour instrument soliste, conçu pour une grande virtuosité, l'instrument se tient à la verticale et le jeu de la main droite sur les cordes se fait avec des ongles. On distingue deux répertoires traditionnels principaux : d'une part le répertoire d'inspiration dite lettrée *wen*, se référant à des thèmes lyriques, communs avec la poésie et la peinture, où l'interprétation, les silences et les nuances tonales requièrent subtilité et sensibilité ; d'autre part le répertoire dit *martial wu* qui, dans la tradition épique des bardes d'Asie centrale, met en scène des épisodes historiques, notamment des batailles où se déploie une technique de jeu faisant appel à des bruitages et des effets sonores particuliers, suggérant les combats, la mêlée des chevaux, le froissement des armures ou le choc des épées – interprétation exigeant dextérité et maîtrise.

● également virtuose du guzheng

Fait rare, Liu Fang joue de deux instruments : elle est également virtuose du *guzheng*, cithare à vingt et une cordes et chevalets mobiles disposés en une ligne transversale sur sa table d'harmonie, dont la technique particulière consiste à modifier avec la main gauche la longueur vibrante de la corde, produisant des modulations selon des techniques diverses, tandis que la main droite, munie d'onglets, attaque la corde et la met en vibration. Cette cithare, dont les origines remontent au moins à l'époque des Royaumes Combattants (V^e siècle av. J.-C.) s'apparente directement à la grande cithare *guse* à vingt-cinq cordes de soie, abondamment révélée par les fouilles archéologiques, omniprésente dans les rituels musicaux des Zhou. Le répertoire du *zheng* puise aussi bien à celui de la cithare *guqin*, cithare sans chevalets mobiles, symbole de l'inspiration lettrée, qu'à des musiques dites de divertissement – par opposition à la musique dite rituelle dont participe le *guqin*. Elle doit sa longévité de plus de vingt-cinq siècles à son adaptabilité à tous les genres et à sa grande musicalité ; chantée par les poètes, elle apparaît comme l'instrument favori de la gent féminine, aussi bien soliste qu'associée à des ensembles de musique intimiste ou encore accompagnant la poésie chantée. Après avoir édité de nombreux disques de *pipa*, Liu Fang a récemment sorti un disque consacré à la cithare, grâce auquel on peut avoir accès à cette musique rare par sa qualité d'exécution ; plus que tout autre instrument, le *guzheng* peut facilement servir la tendance qui consiste à exalter des décibels plus que de la musique, à laquelle se rallient la plupart des interprètes de cet instrument. C'est donc avec soulagement et reconnaissance que les amoureux de cette cithare pourront goûter à la subtilité de sa sonorité et l'étendue de ses possibilités acoustiques, ce qui n'est pas incompatible mais requiert une main musicale inspirée.

Ce que Liu Fang a trouvé en Occident, contre toute attente, c'est une « écoute complémentaire », c'est-à-dire cette faculté de partage et de dialogue sans quoi le jeu musical resterait un exercice mort car sans écho : la tradition chinoise veut justement que l'art se crée grâce à cette interférence duelle entre celui qui joue et celui qui écoute ; c'est de leur échange qu'émerge l'harmonie. Avant même de connaître la culture chinoise et les lois de dualité mouvante et créative qui la fondent, le public en ressent directement les effets et y adhère. C'est ainsi que le répertoire de Liu Fang ne se borne pas à la tradition classique mais explore avec bonheur de nouvelles compositions, élargissant son langage instrumental tout en restant miraculeusement dans le droit fil de cette tradition, comme une fleur en éternelle mutation et qui s'épanouit à l'envi.

Lucie Rault